

L'HOMME QUI REVENAIT EN
ARRIÈRE

JEAN-LUC CHOVELON

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Jean-Luc Chovelon

L'homme qui revenait en arrière

(étude)

TABLE DES CHAPITRES

<i>Partie 1 - Revenir</i>	9
1.1 - débuts	10
1.2 - sauf un	13
1.3 - vu, pas vu	18
1.4 - deuxième fois.....	22
1.5 - histoire	25
1.6 - se parler à se lire	29
<i>Partie 2 - Lui</i>	35
2.1 - l'homme	36
2.2 - six photos	45
2.3 - points zéro	49
<i>Partie 3 - Temps</i>	55
3.1 - arrêt de bus exactement	56
3.2 - recherche	60
3.3 - expérience	63
3.4 - figer le monde.....	67
<i>Partie 4 - Danse</i>	71
4.1 - spectacle.....	72
4.2 - habiter son corps	77
4.3 - porter la danseuse.....	80
<i>Partie 5 - Je</i>	85
5.1 - ce que je suis, ce que je ne suis pas	86
5.2 - échos	90
5.3 - travail de lumière	92
5.4 - l'instant précis où j'ouvre la porte	94
5.5 - je regarde les gens qui dorment	97
5.6 - j'aime sentir l'odeur des mots	99
<i>Partie 6 - Inclassables</i>	103
6.1 - j'ai été journaliste, salle de rédaction	104
6.2 - le marchepied.....	107
6.3 - mais non	111
6.4 - souvenir, ma montée Saint-Eutrope.....	115

Partie 1 - Revenir

J'ai appris à lire dans un manuel de conjugaison. C'était un Bescherelle, je crois. Ou un Bled. Un livre que mes sœurs et frères aînés devaient laisser trainer sur l'unique bureau de notre chambre commune que j'étais le seul, à cette époque, à ne pas partager puisque j'étais le plus petit de la fratrie. C'était surtout un livre où il fallait développer beaucoup d'imagination pour y découvrir une histoire. C'est peut-être le contraire en vérité, il m'a fallu développer de grandes quantités d'imagination pour en tirer les histoires que j'inventais.

J'ai un ami écrivain qui a appris à lire dans le journal que ses parents recevaient tous les jours avec le courrier. Un autre a épelé ses premiers mots dans l'annuaire téléphonique. Il est probable que ces amis aient eu besoin, eux aussi, de développer des stratégies imaginatives pour créer leurs histoires. Et

il est aussi probable que ces histoires aient toutes en commun des particularités révélées par le support d'apprentissage. On peut penser que la primolecture de la rubrique des faits divers ait engendré un écrivain de romans policiers. Quant à celui qui lisait le bottin, il ne devait pas avoir de problème pour inventer des personnages. Plus, sans aucun doute, pour développer une action. Quant à moi, l'étude approfondie dans mes jeunes années d'un manuel de conjugaison m'a confronté très vite, trop vite peut-être, au temps qui passe. Qui est passé, qui passait, qui était passé, qui passa, qui fut passé, qui passera, qui sera passé, qui va passer...

J'ai tiré de cette expérience originale une compétence précoce dans l'exercice de la conjugaison des verbes de tous groupes, que je n'ai pas manqué de faire prévaloir auprès de la gent enseignante pour gagner leurs faveurs, mais j'ai aussi développé quelques signes de désorientation temporelle que des psys de tous bords ont très professionnellement disséqués sans pour autant me donner les outils pour m'en débarrasser.

Aujourd'hui, lorsqu'une contrariété me surprend, qu'un évènement inattendu se dresse face à moi, j'ai pour première réaction de remettre en question le temps présent. Je quitte l'ancrage du présent et me

perds très vite dans l'échelle du temps, ne sachant plus distinguer ce qui est de ce qui a été ou qui sera. Fort heureusement, j'ai développé des stratégies pour revenir sur terre. Regarder une montre ou une pendule, me concentrer sur ma respiration, méditer, m'autohypnotiser. Aller voir un film au cinéma aussi. J'ai remarqué qu'assister à la projection d'un film dans une salle de cinéma permettait à mon horloge de se remettre à l'heure. Même si le film est plein de flashbacks, de développements fictifs, de saucissonnages temporels, le simple fait qu'il ait un début et une fin me replace dans une logique chronologique.

Ce jour-là, je suis entré dans une salle de cinéma. Le film a commencé, puis rien ne s'est déroulé comme prévu.

... et toujours il filmait, il est l'homme caméra et il filme la rue, il fallait que l'homme caméra filme le mouvement incessant de la mégapole,

soudain le film s'est arrêté, l'image est devenue fixe, elle représentait une grande rue de New York qui ressemblait à la Broadway dans une perspective verticale avec des hauts immeubles de chaque côté, des voitures qui montaient et d'autres qui descendaient et de part et d'autre, des piétons qui occupaient toute la largeur des trottoirs,

... et toujours il filmait, il est l'homme caméra et il filme le film de la rue, il filme un film qui s'est arrêté, il filme une image,

dominant la foule figée à Union Square, la statue argentée d'Andy Warhol en train de marcher semblait dotée de mouvement, lunettes carrées, coupe de cheveux reconnaissable, un appareil photo autour

du cou, costume large, cravate droite, un sac de courses au bout du bras, au pied de la stèle un homme est avachi à côté d'un caddie de supermarché rempli de sacs en plastique et de vêtements, effet inverse d'une statue en mouvement qui avançait par-dessus un homme immobile,

... il filmait,

ce n'était plus un film, c'était l'image d'un film avec beaucoup de détails, de voitures, d'immeubles, de gens immobiles, figés dans l'instant, statufiés, ensorcelés,

... il filmait toujours,

sauf un,

il est l'homme caméra et il filmait,

un homme avec un chapeau mou attendait sur le trottoir que le feu passe au rouge afin de pouvoir traverser, il a lentement tourné la tête vers moi et m'a regardé,

... et toujours il filmait, il filmait l'image pas tout à fait arrêtée,

ce n'est peut-être pas moi précisément qu'il regardait, c'était la caméra qui tournait le film auquel il appartenait que je regardais seul dans la grande salle du Regal près d'Union Square sur Broadway,

... et toujours il filmait, il fallait qu'il filme ce qui se passait devant lui avec l'autre qui regardait la

*caméra du film que je regardais au cinéma, le film
qui s'était arrêté,*

la bobine du film avait dû casser, à moins que
l'incident ne soit dû à une autre avarie technique,
une image fixe (sauf lui) était projeté devant une
salle vide (sauf moi),

il est l'homme caméra et il filme,

nous étions tous les deux des exceptions dans nos
univers sans vie,

avec l'homme caméra, nous étions trois,

nous nous sommes regardés, j'ai d'abord lu l'in-
terrogation dans les yeux de l'homme au chapeau
mou, s'il pouvait me voir il y aurait vu la même ex-
pression,

*... et toujours il filmait, l'homme caméra filmait
les regards que nous échangeions sans savoir s'il
s'agissait vraiment de regards,*

il pouvait tenter de rester immobile comme son
entourage, il pouvait aussi essayer de continuer son
chemin et traverser la rue sans risque puisque toutes
les voitures étaient à l'arrêt, l'homme a choisi de
faire demi-tour et de repartir d'où il venait,

*le mouvement de caméra, lui aussi, faisait demi-
tour, l'homme caméra filmait en arrière, il revenait
sur ses mouvements de caméra,*

contre toute attente,

contre toute attente,

il s'est retourné et s'est mis à marcher sur le trottoir en revenant sur ses pas et en évitant les nombreuses statues qui encombraient son passage,

... et toujours il filmait, il fallait qu'il filme l'homme au chapeau mou qui marchait dans une image en évitant les statues,

je l'ai vu regarder les passants immobiles dans les yeux, scruter leurs visages, chercher une poussière de vie,

l'homme caméra,

l'homme au chapeau mou a descendu la rue dans le sens opposé, il est passé devant le Macy's où des bénévoles de l'armée du salut tenaient à bout de bras des bols de soupe coiffés de volutes de fumée immobiles, il a évité un landau, contourné une imposante vendeuse de bretzels, failli renverser un gamin qui mangeait une glace,

l'homme caméra filmait le retour en arrière, il faisait un travelling arrière sur Broadway centré sur l'homme qui revenait en arrière,

il allait disparaître de l'image quand je l'ai vu passer devant le cinéma où je me trouvais, je suis sorti de la grande salle du Regal en courant, je me suis précipité au dehors,

... et toujours il filmait,

tout était figé comme sur l'image de l'écran, le
monde était devenu immobile,
sauf lui,
sauf moi,
sauf l'homme caméra,
l'homme au chapeau mou marchait à l'envers du
cours de sa vie qui l'avait mené à une image fixe,
une impasse,
... et toujours il filmait,
alors je l'ai suivi, j'ai fait comme lui, j'ai marché
dans le sens opposé,
avec l'homme caméra

« *Vous l'avez vu ?* »... Aussitôt, le monde devient binaire. Vous l'avez vu, vous ne l'avez pas vu. En un instant, les deux hémisphères de la planète se séparent et s'affrontent droit dans les yeux. Ceux qui l'ont vu toisent les autres qui s'en excuseraient presque. Mais de qui vous parlez ?

« *Vous l'avez vu ?* »... Oui ou non, trois lettres même pas toutes différentes. Oui lisse bombé et satisfait ou non pointu piquant et plein de regrets. Oui, vous l'avez vu. Vous l'avez reconnu ?... Pensez-vous ! Un homme qui revient sur ses pas, on le remarque. Un homme qui revient en arrière, qui refuse l'avenir, qui abandonne. Vous l'avez vu et donc, forcément, vous savez.

J'étais devant le cinéma, immobile, et il est passé devant sans me regarder. Je crois qu'il ne regardait personne, la foule était un obstacle pour lui, il fai-

sait juste attention à se frayer un chemin... J'étais en voiture à l'arrêt et il a traversé devant moi. Il n'y avait pas de danger car toutes les voitures étaient à l'arrêt. Il a traversé sans me regarder comme s'il était soucieux... Je croyais qu'il s'approchait de moi pour acheter un bretzel, mais il est passé devant moi comme si je n'existais pas. Vous ne l'avez pas vu ? Vous auriez dû le voir...

Moi, je n'étais pas là... Oui, c'est une excuse... Je n'étais pas là alors je pouvais pas le voir... Pourquoi je me serais intéressé à lui ? Un homme qui marche dans la foule sur Broadway, ça n'a rien d'étonnant... D'ailleurs, je ne comprends pas ce qu'il y a de si important... Le voir ou ne pas le voir...

Vous dites ça parce que vous ne l'avez pas vu.

Mais de qui vous parlez ? C'est quoi cette histoire ? C'est qui ce type qui revient en arrière ?... Pourquoi vous vous intéressez tant à lui ? Il est recherché par la police ? Il a tué quelqu'un ?... J'aimerais comprendre. Je ne saisis pas pourquoi... On n'arrête pas de me demander « *Vous l'avez vu ?* »... Pourquoi cet homme est-il devenu l'objet de toutes les discussions ?

Vous dites ça parce que vous ne l'avez pas vu.

Votre vie va continuer à couler, paisiblement ou pas. « *Vous l'avez vu ?* »... Amener les enfants à l'école, faire le plein d'essence, acheter deux baguettes de pain, se brosser les dents. « *Vous l'avez vu ?* »... Passer l'éponge sur la table de la cuisine, se prendre un café au distributeur, écouter la musique dans l'ascenseur. « *Vous l'avez vu ?* »...

Je ne suis pas d'accord, un homme qui revient en arrière n'est pas forcément un homme qui abandonne. Moi, je crois qu'il veut repartir de zéro. On est bien obligé de revenir en arrière si on veut repartir de zéro. Sauf si on se trouve déjà à zéro. Peut-on imaginer se trouver à zéro alors qu'on n'est pas revenu en arrière ? Moi, je pense que c'est possible, mais ça veut dire que notre parcours de vie, celui qui nous a amené à zéro, a dû être sacrément difficile. Moi, je crois que je pourrais revenir en arrière.

Vous ne savez pas ce que vous dites. « *Vous l'avez vu ?* » Repartir en arrière est opposé à l'idée même de l'évolution. On ne revient pas en arrière. « *Vous l'avez vu ?* » On ne peut pas effacer une partie de notre vie avec une gomme et la reprendre là on a choisi. « *Vous l'avez vu ?* » Il ne regardait plus personne, il ressemblait à un fou. C'est ça que vous voulez devenir ?

Je vais faire comme lui. Il a raison. « *Vous l'avez vu ?* » Il ne se souciait de rien, il savait ce qu'il avait à faire, il savait où il voulait aller. « *Vous l'avez vu ?* » Je le trouve courageux, je vais le suivre. Enfin, non, je ne vais pas le suivre parce qu'on ne vient pas du même endroit tous les deux. « *Vous l'avez vu ?* » Je vais faire comme lui, c'est décidé.

Dans la vie, il y a deux genres de personnes : ceux qui ont un bonbon dans la poche et les autres.

1.4 - deuxième fois

j'étais en retard pour le rendez-vous qu'on s'était fixés dans un café parisien près de Il pleuvait La route était mouillée et la nuit tombait la ville brillait comme une boule à facettes les éclats de lumières aveuglaient Et le froid humide qui glaçait les os J'ai garé la voiture devant le rideau métallique baissé d'une vitrine d'agence immobilière on ne cherche pas de maisons la nuit La pluie et le froid C'était seulement la seconde fois qu'on se voyait et pourtant Je ne savais pas à quoi m'attendre je ne savais pas si Un homme qui décide de revenir en arrière Je ne savais pas si je devais m'attendre à rencontrer un homme différent La ville scintillait comme un arbre de Noël Dans mon enfance je me souviens des arbres de Noël et des lumières clignotantes Je suis entré dans le café avec une bonne demi-heure de retard il y avait du monde Il n'était pas là Peut-être

parti ou pas encore arrivé je me suis assis à la seule table libre j'ai commandé Le serveur portait des grandes moustaches en guidon de vélo Les cafés parisiens sont parfois des endroits où le temps reste en suspens J'ai bu la première gorgée de mon demi en posant mes lèvres sur le bord du verre à travers la mousse blanche Une moustache blanche J'ai ouvert le journal posé devant moi Lendemain d'élections L'impression de revenir en arrière J'attendais un homme qui avait décidé de revenir en arrière dans un lieu où le temps était en suspens et le pays sur le point de revivre une des situations politiques les plus noires de sa récente histoire Il est entré il avait changé il était plus Son blouson perlait la pluie avait redoublé il n'avait plus le chapeau mou qu'il portait la première fois où on s'est rencontrés il avait les cheveux plus courts mais Il souriait Il paraissait plus jeune Lorsqu'il est venu s'asseoir à ma table j'ai compris que la lumière n'était pas étrangère au frisson qui me parcourait La lumière du dehors qui scintillait la lumière jaune de l'intérieur du café qui se reflétait sur les montants en laiton du comptoir et sur la surface du grand miroir de derrière Son visage et ses cheveux étaient encore trempés de pluie Il brillait Il a posé sa main sur mon épaule avant de s'asseoir face à moi comme si on se

connaissait depuis toujours On s'est regardés et il m'a dit Il aurait dû faire ça bien avant Décider de tout arrêter et de revenir en arrière pour repartir de zéro Je lui demandais où Encore en train de reculer ou déjà reparti vers une autre destinée Il a encore souri Il revenait encore sur ses pas et c'était la meilleure sensation Il m'a demandé pour moi Je lui ai montré le journal je ne souriais pas. Je lui ai dit que je préférerais arrêter le temps plutôt que de revenir en arrière.

Ça se passait au milieu de la rue Bouterie, à l'American Bar. Ne cherchez pas la rue Bouterie sur un plan de Marseille, elle a été rasée avec le quartier du Panier en février 1943. Elle était l'artère centrale de la Fosse qu'on appelait aussi le Quartier réservé. Une rue longue à n'en plus finir garnie de taudis, de bars louches, de bouis-bouis, de caveaux et de « chambres d'amour » à sept francs la journée. L'American Bar se trouvait au 19, entre l'Emma Bar et le Bar des Amis. Sur chaque seuil, des filles en chemises roses fumaient des Camel de contrebande et des travestis vantaient leurs spécialités. Il était assis à une petite table avec McKay. C'est comme ça qu'il me l'a raconté.

La photo disposée dans un cadre de bois brut était accrochée sur le mur au bout du comptoir. Elle était visible par tous et toutes, depuis la salle

comme depuis la petite terrasse qui encadrait l'entrée. À droite, un soldat à la peau ébène portant une chéchia. À gauche, un soldat moustachu avec un calot. Au centre, trois jeunes filles portant des robes de coton clair et des chaussures montantes à talons. Celle du centre avait une veste sombre sur les épaules, sans doute une chemise. Dans l'espace du dessous, entre les soldats, un simple mot écrit à l'encre violette « Mimosa ». Sans savoir s'il s'agissait d'une signature ou d'une indication. Un souvenir cher à celui qui l'avait disposée là.

McKay l'appelait la *Bloody Lane*. Cette rue où on nomme les putes « les filles au litron » parce qu'elles font la passe au même tarif : trois francs. Le prix d'un litre de vin. Il était remonté jusqu'en 1928 pour retrouver Mc Kay. Il voulait qu'il lui parle du temps. Celui qui passe et qui s'arrête. La silhouette des nervis aux cheveux plaqués au Bakerfix clignotait sous les enseignes. Les pavillons des phonographes déversaient des tangos de Carlos Gardel et les pianolas soufflaient des mesures de jazz. McKay n'avait pas encore pris la mesure de son interlocuteur quand Benjamin est arrivé en bottinant, chapeau noir sur la tête et canne à la main.

Il croyait qu'ils s'étaient déjà rencontrés, mais ce n'était pas le cas. Claude McKay et Walter Benja-

min avaient pourtant plein de raisons de se connaître. Entre l'intellectuel marxiste et celui qui avait participé quelques années plus tôt au quatrième congrès de l'internationale communiste, Moscou avait été une mesure de leur temps qu'ils avaient tous les deux voulu conjuguer au futur. Malgré son admiration pour Trotsky, McKay était revenu d'URSS avec désenchantement. Quant à Benjamin, il avouait n'avoir pas pu y trouver la sérénité à cause d'une fille dont il s'était épris. Mais pour tous les deux, le présent était bien là, dans les rues de Marseille recouvertes de poussières de sel marin, de chaux et de mica et puant un mélange d'huile, d'urine et d'encre d'imprimerie. McKay, élevé plus tard au rang de chantre de la négritude par Aimé Césaire apportait dans ses mots « marinés dans l'alcool rouge, l'amour africain de la vie, la joie africaine de l'amour et le rêve africain de la mort. » Tout un présent.

Pendant que McKay parlait de jazz, il voyait Benjamin lentement s'écouler sur sa chaise. Face à lui, la vue sur le ventre de Marseille, de cette rue comme une section faite au couteau, le haschisch envahissait ses sens. Pour celui qui a pris du haschich, Marseille n'est pas trop grand. Benjamin, le flâneur, venu ausculter la modernité naissante d'une

autre ville, après Berlin, Paris, Moscou et d'autres. Venu explorer une autre temporalité. Benjamin leur a parlé d'un tableau de Paul Klee, *Angelus Novus*, qu'il appréciait particulièrement. Sur la toile, un ange recule vers son avenir. Le passé qu'il contemple est un champ de ruines. Et de rajouter que la tempête qui a créé ce paysage de désolation a pour nom le progrès.

Il a vu Benjamin se lever, prendre sa canne et remettre son chapeau. Avant que, sitôt arrivé sur le trottoir, une putain d'au moins cent-vingt kilos avec un œil de verre ne lui dérobe son couvre-chef et de le lancer vers une autre, encore toute belle, et une autre encore jusqu'à ce qu'il disparaisse. McKay et son rire, Benjamin et ses bras levés au ciel comme pour participer au jeu et lui, à vouloir revenir en arrière. Encore et toujours.

Il était assis sur une chaise en bois devant sa tasse de café, mais il n'était pas tout là. « *Je ne sais pas encore* », disait-il. Et il cherchait du regard un détail dans son champ qui puisse lui donner un élément de réponse. Le miroir derrière le comptoir, le distributeur de sucre en morceaux, le lampadaire dans la rue, le visage d'une inconnue. Quel que soit l'endroit où se posait son regard, la même incertitude le poussait à regarder ailleurs. Sa quête n'était pas terminée.

Il était assis sur une chaise en bois devant sa tasse de café, mais il n'était pas tout là. Nous étions assis tous les deux sur des chaises identiques à la même table dans ce bar où nous avons l'habitude de nous rencontrer mais cela avait quelque chose d'irréel. Déjà, ses contours devenaient flous. Ce ne sont pas mes souvenirs qui devenaient flous, mes

souvenirs étaient intacts. Ce sont bien ses contours qui perdaient en netteté. Le miroir derrière le comptoir, le distributeur de sucre en morceaux, le lampadaire dans la rue, le visage d'une inconnue, tout ça était bien net mais lui, il devenait flou. Et sa voix. Sa voix disparaissait. Il parlait et, déjà, je ne l'entendais plus.

Je sentais que je devais lui donner un élément de réponse. Je ne savais pas si je pouvais l'aider, je ne savais pas si j'avais ce pouvoir. J'aurais aimé être en mesure de lui dire. « Non, pas encore, continue de revenir en arrière. » Ou bien, « ça y est maintenant, tu es revenu à zéro, tu peux repartir. » J'aurais aimé posséder le pouvoir de le regarder droit dans les yeux et de lui révéler ce qu'il avait à faire. Je crois que tout ce qui se trouve autour de nous aurait disparu dans un nuage de fumée blanche, que l'intérieur du bar avec ses scintillements, son agitation, ses couleurs et sa musique, tout ça se serait envolé pour nous laisser tous les deux face à face.

Il parlait mais j'entendais le tintement de la cuillère qu'il faisait tourner dans sa tasse pour dissoudre le morceau de sucre. Il parlait mais je percevais le raclement des pieds de sa chaise en bois sur le carrelage sous ses jambes impatientes et le rire strident de la serveuse juste derrière moi. Il me

questionnait même, mais il n'écoutait pas ma réponse pour peu que je prononce un mot, une phrase. Nous nous parlions mais les mots n'avaient pas le temps de révéler leur sens. Ils s'envolaient et tombaient sur le sol. Nous nous parlions, mais nous ne nous écoutions pas. Nous nous lisions.

Mais aucun de nous deux n'avait la force de faire ça. Il fallait que je le garde intact, que je le préserve. Lui et moi savions que lorsque tout serait revenu à zéro, il le saurait de manière instinctive. Et moi aussi.

Qui étions-nous à vouloir avancer dans le sens inverse des choses ? Étions-nous deux fous dans un monde arrêté ? Ou les deux seuls êtres sensés dans un monde qui ne l'était pas ? Il ne m'a jamais rien dit de la raison qui l'avait poussé à revenir sur ses pas. Il ne m'a jamais rien dit à ce sujet, mais il m'a dit tant d'autres choses. Il parlait par cascades, les mots sortaient de sa bouche en se bousculant et inondaient les oreilles de ceux qui l'entendaient. Les mots s'envolaient pour nous envahir, ils tombaient sur la table et ruisselaient au sol, ils modifiaient la perception des choses rendant ici un éclat de lumière plus étincelant et là un reflet terne et insignifiant. Il revenait encore en arrière, il se dé-

pouillait. Sur la chaise en bois à la table du bar, son corps transpirait le passé décomposé, se tortillant.

Il écrivait d'un raclement de gorge son inquiétude. Le claquement de la porte qui s'ouvre et le bouillonnement de la rue lui répondaient mais il lisait le bruit de mes pensées. Il lisait que le cendrier que je faisais glisser sur la surface de la table en bois était un aveu d'impuissance. Je ne pouvais pas le rassurer. Je sais que ce n'est pas ce qu'il me demandait mais c'est pourtant ce que je lui ai répondu. La musique qui sortait des enceintes au-dessus du comptoir tentait de dissoudre les mots des bruits que nous échangeons. La grosse voix d'un homme éméché, les talons aiguilles d'une jeune femme qui piquaient le sol, une sonnerie anodine de téléphone portable.

Il pleuvait dehors. La rue était luisante d'une pluie muette. À l'intérieur du bar, le sol plein de sciure de bois était jonché de paroles inaudibles que sa bouche déversait en cascade. Déjà, je ne le voyais plus. Les bruits récitaient leur monologue et j'y lisais l'absence.

J'étais assis sur une chaise en bois devant une tasse de café. Seul. Je comprenais ce qu'il me disait mais je ne pouvais pas l'aider.

Partie 2 - Lui

2.1 - l'homme

Il a trente-neuf ans ¹. Il sort du BAM, une salle de spectacle sur Brooklyn ². Il vient d'assister à la

¹ J'ai découvert bien plus tard qu'il n'avait probablement pas l'âge exact que je croyais. Il m'avait dit qu'il était né en 1912, mais j'ai vu sur ses papiers d'identité ^{1A} que son année de naissance officielle était 1913. Dans le *The Greenwich Voice*, un article lui étant consacré ^{1B} le faisait naître en 1910.

^{1A} À la suite de l'un de nos premiers rendez-vous (ce devait être le troisième ou le quatrième), il avait oublié son portefeuille sur la table du bar que nous avions partagé. Je savais bien qu'il était à lui, mais je n'ai pas pu m'empêcher de l'ouvrir et de regarder ce qu'il contenait. Outre sa carte d'identité, il y avait quelques cartes de visite de gens que je ne connaissais pas, une liste de courses à faire (ou faites?) chez l'épicier et un numéro de téléphone écrit au crayon gris sur un bout de papier déchiré que je pense être un morceau de nappe d'un restaurant.

^{1B} L'article ne lui était pas consacré, il était plutôt centré sur Gertude Stein et son influence auprès des artistes du monde entier en ce début de XXe siècle.

² Le Brooklyn Academy of Music. «*Le BAM est le domicile de gens curieux et d'idées aventureuses*» peut-on lire sur le site www.bam.org

dernière création de danse contemporaine ³ de Merce Cunningham. *16 danses pour soliste et compagnie de trois* remet en cause beaucoup de choses ⁴ dans sa vision d'artiste et dans sa vie d'homme. Ou comment lier l'art avec le hasard. D'une écriture fiévreuse, sa main trace ⁵ sur le papier à lettres la genèse de sa vision avec des mots qui ne laissent pas de place au doute. Sa mère m'a confié cette

³ Je n'ai découvert que bien plus tard son véritable rapport avec la danse, plus spécialement la danse contemporaine. Si vous lisez ces lignes dans le livre qui lui est consacré, vous aurez plus d'informations par la suite. Si vous lisez ça sur un blog, il vous faut attendre que j'écrive ce livre.

⁴ Avec cette pièce, le chorégraphe Merce Cunningham a exploré une autre direction que celle du retour au moi profond. Il y fait appel à l'aléatoire. C'est cet aspect en particulier qui a modifié son approche de l'esthétique.

⁵ Son écriture avait toujours l'impression d'être fiévreuse. Même pour faire la liste des courses ^{1B}, il utilisait une écriture fiévreuse. Je pourrais plus simplement dire qu'il écrivait mal.

lettre en me disant que cette pièce était à l'origine de tout ⁶.

Il a quatre-vingt-neuf ans ¹. La première tour du World Trade Center vient de s'écrouler ⁷. Il est devant son poste de télévision pour regarder le désastre qui se déroule à moins de deux miles de son petit appartement ⁸ situé à proximité du Washington Square dans Greenwich. Il n'ose pas regarder par la

⁶ C'est bien l'expression qu'elle a utilisée. Je me suis longtemps questionné sur ce tout. Après mûre réflexion, je pense qu'elle parlait du changement qui l'a conduit à reconsidérer sa façon d'avancer dans son art.

⁷ À cet instant précis, je suis en train de lire *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec. Cela n'a aucun rapport avec lui, et encore moins avec l'évènement. Néanmoins, je pense souvent à cette phrase : je lis Perec et un immeuble s'effondre.

⁸ Je suis allé une fois dans cet appartement pour une raison que j'ai oubliée. Ce que je me souviens en revanche, c'est qu'il était vraiment petit. Ce qui m'avait frappé aussi, et que je me souviens également, c'est qu'il n'y avait aucun livre. Je ne savais pas ce que ce détail signifiait et je l'ignore tout autant aujourd'hui.

fenêtre, il a peur de découvrir la vérité ⁹. Il craint de comprendre. Dans la lettre qu'il m'a envoyée le 12 septembre, il me rappelle le jour où on s'est rencontré ¹⁰. Il me rappelle que ce jour-là, tout s'était arrêté. Déjà. J'avais presque oublié ce moment où le temps s'est figé ¹¹.

Il a dix-sept ans ¹. Le corps de son père ¹² git au pied de son bureau du 27^e étage de l'Equitable

⁹ C'est comme ça qu'il me l'a dit. «J'ai peur de découvrir la vérité». Il craignait de comprendre, c'est moi qui l'imagine. Quant à moi, je ne suis pas sûr de bien comprendre cette phrase. Je pense que cette peur de comprendre était liée à celle de se rendre compte ce que sa vie comptait de superficiel. Nombre d'artistes états-uniens ont été confrontés à cet instant à ce vertige que renvoyait ce drame face à la signification de leur art.

¹⁰ Je parle de cette rencontre dans le [chapitre 2 de la 1ère partie](#).

¹¹ Le terme est sans doute impropre. Le temps ne s'est pas figé, il ne s'est pas suspendu non plus. C'était une impression que seuls lui et moi partageons.

¹² Je sais peu de choses au sujet de son père. Je ne suis pas sûr qu'il en sache beaucoup plus que ce qu'il m'a dit. Il m'a dit un jour qu'il n'avait pas de souvenirs d'enfance de ce père souvent absent. Je crois qu'il aurait aimé en avoir, même inventés.

Building dans le quartier financier. Une balle de neuf millimètres lui a traversé la tête de bas en haut ¹³. On lui parle de krach boursier, de faillite. Il ne peut pas y croire. Son père lui avait dit que ça devenait intenable, mais aujourd'hui, il ne sait pas de quoi il parlait, de ses affaires ou de sa vie ¹⁴. À cet instant, je ne le connais pas encore, bien sûr. Il m'a envoyé une lettre peu avant de mourir qu'il avait signé du nom de son père. C'est pourtant bien lui qui l'avait écrite, j'ai reconnu son écriture avec ses pattes de mouche ¹⁵. La lettre tentait d'expliquer les

¹³ J'ai pu avoir accès au rapport du médecin légiste qui précise qu'il s'agissait d'un Luger.

¹⁴ C'était le 30 octobre 1929, un mercredi. Il était pour lui le «mercredi noir», bien que cette terminologie n'existe pas pour ce jour précis. Dans l'histoire de ce krach boursier, il y a bien eu les jeudis, lundi et mardi noirs. Ce noir, plus que la faillite, représentait pour lui l'incertitude des véritables raisons de son suicide.

¹⁵ C'est un euphémisme.

raisons du suicide ¹⁶. De cette impossibilité de revenir en arrière.

Il a soixante ans ¹. Le temps s'est arrêté, le monde est en suspens. Sauf lui et moi. Lorsque je sors du cinéma le Regal où j'étais allé voir un film, il est en train de descendre Broadway ¹⁷. Nous sommes les deux seuls personnages en mouvement dans un décor où tout le reste est figé. Il ne me voit pas dans l'immédiat. Je le rattrape et lui tape sur l'épaule. Il se retourne et me regarde sans surprise. Il me demande si moi aussi, j'ai décidé de le faire. Je lui réponds que je ne sais pas de quoi il parle ¹⁸. *« De tout reprendre à zéro, s'exclame-t-il. De repartir en arrière et de tout reprendre depuis le début ! »*

¹⁶ La tentative n'a jamais été convaincante à ses yeux. À l'époque, il ne pouvait pas comprendre ce que signifiait «vouloir revenir en arrière». Et quand il l'a compris bien des années plus tard, il ne parvenait pas à comprendre pourquoi son père n'y était pas arrivé, à revenir en arrière.

¹⁷ Comme pour la note ¹⁰, il faut vous référer à un texte précédent que vous trouverez dans le [chapitre 2 de la 1ère partie](#).

¹⁸ Ce moment précis où je lui parle pour la première fois reste gravé dans mes souvenirs. C'est surtout son regard qui reste gravé.

J'ai retrouvé récemment la lettre des laquelle il se souvient de ce moment. Il s'est toujours demandé pourquoi je n'avais pas dit la vérité ¹⁹.

Il a trente-trois ans ¹. Le B-29 piloté par Paul Tibbets vient de lâcher Little Boy sur Hiroshima ²⁰. Après exactement quarante-trois secondes de chute libre, la bombe explose à cinq cent quatre-vingt-sept mètres du sol. À cet instant précis, il décide d'abandonner son poste de mécanicien à la concession

¹⁹ Il était persuadé que je lui mentais. Il est évident que cette réaction trahissait une paranoïa certaine, mais elle ne manquait pas pour autant de sincérité. Si j'étais le seul à m'être rendu compte qu'il existait, c'est parce que moi aussi, je poursuivais le même désir de revenir en arrière. Pour lui, il n'y avait pas d'autres explications possibles.

²⁰ Parmi les détails, j'aurais dû préciser que le bombardier B-29 qui a lâché la bombe atomique sur Hiroshima portait le nom de la mère du pilote, Elona Gay. C'est un curieux détail que ce nom inscrit sur le carénage de l'avion. Je ne sais pas s'il était au courant de ce détail, nous n'en avons jamais parlé.

Ford tenue par son oncle sur East Avenue ²¹ pour devenir artiste. Il voulait être peintre au début, puis écrivain. Mais bien sûr, c'est dans les arts plastiques qu'il est devenu célèbre ²². Dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, il m'écrit que ce n'est pas l'explosion de la bombe qui lui a fait prendre cette voie. Il me dit que sa décision a été prise au moment exact où la bombe explosait. Il me dit aussi que cela n'avait rien à voir avec le hasard. ²³

²¹ Cet oncle a joué le rôle de père bien avant que celui-ci disparaisse. Il s'est longtemps demandé s'il n'était pas son véritable père. Quoi qu'il en soit, il m'a dit qu'il savait depuis toujours que réparer des voitures n'était pas son avenir. Qu'il attendait juste l'occasion de découvrir ce qu'il allait faire de sa vie.

²² La célébrité est bien entendu un concept très relatif.

²³ Il faut rapprocher cette affirmation avec son attirance pour la danse de Merce Cunningham (voir en ³). Le hasard (ou l'aléatoire) a été un élément fondateur de son expression artistique, mais il tenait à préciser que s'il a compris au moment précis où la bombe d'Hiroshima explosait qu'il allait devenir artiste, cela ne relevait pas de ce processus. Que ce n'était pas par hasard.

Aujourd'hui, je ne suis plus sûr de rien. ²⁴

²⁴ Le «aujourd'hui» dont je parle fait partie du passé au moment où j'écris cette note. Dans mon nouveau «aujourd'hui», je crois être sûr de plusieurs choses.

Il me parlait sans se soucier que je l'entende ou pas. Il se parlait à lui-même face à moi. Et quand il m'a dit qu'il n'avait que six photos de lui, il s'adressait à son être : je n'ai que six photos de toi. Mon moi n'a que six photos de moi, de toi. De lui-même. Il n'avait que six photos de lui et ça le faisait réfléchir.

Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'autres photos de lui que ces six-là. Il m'a raconté le jeu qu'il faisait avec ses amis quand il était étudiant à Prague. Ils allaient sur le pont Charles et s'amusaient à passer derrière les groupes de touristes qui se faisaient prendre en photo. Les familles, les couples, les enfants. Il disait qu'ils prenaient souvent des poses étranges, une grimace passagère, un doigt dans une narine, les mains sur oreilles et les joues gonflées d'air comme pour mimer un pois-

son. Et après ça, ils riaient d'imaginer des gens qu'ils ne connaissaient pas et qui vivaient peut-être au bout du monde découvrir l'arrière-plan de leur photo-souvenir. Lui et ses amis, ils aimaient penser que ces gens-là aussi, ils riaient. Il existe à l'autre bout du monde, des photos de lui qui dorment dans des boîtes en carton, des albums poussiéreux ou des disques durs.

Je n'ai que six photos de moi, me disait-il. Je n'ai que six photos de toi, se disait-il. Six photos qui sont toutes rangées dans une petite boîte en fer avec quelques anciens souvenirs, une clé de moto, un vieux billet d'avion Paris — New York, une boucle d'oreille, un pin's de Corto Maltese. Sur la plus ancienne de ces photos, il est âgé de quelques semaines. Sur la plus récente, il a dix-sept ou dix-huit ans. Sur toutes, sans exception, on reconnaît l'intensité de son regard. Quand il regarde l'objectif, sur quatre des six photos en question, ses yeux traversent l'envers de la photo, l'espace et le temps et semblent crucifier celui qui la tient entre ses mains. Il me parlait de ce regard qu'il découvrait sur les photos et qui le mettait mal à l'aise lui aussi. Il se disait à lui-même : je n'ai que six photos de toi et elles me mettent toutes mal à l'aise. Je me disais qu'il ne devait pas s'aimer.

Je n'ai que six photos de moi, me disait-il. Je n'ai que six photos de toi, se disait-il. Six photos qui cachent toutes sans exception un détail qui explique l'être qu'il est devenu. Ce n'est pas difficile de comprendre qu'une simple tasse à café posée sur un coin de table porte en elle plus de souvenirs qu'un livre pourrait en contenir, pour peu que la mémoire demeure intacte pour identifier toutes les pensées qu'elle a côtoyées. C'est plus difficile d'imaginer dans le geste du père, l'attitude de la mère, le regard de la sœur, ce qui restera gravé au plus profond de l'être. Au plus profond de lui, de moi, de toi. Se disait-il.

Six photos de lui qui portent toute sa vie sont rangées dans une boîte en fer. Elles disent de lui ce qui paraît, elles te disent à toi ce qui est au fond de ton être. Se disait-il. Cela ne veut pas dire qu'il ne possède pas d'autres photos, des photos qui ne sont pas de lui, qui ne sont pas de toi. Des photos d'autres. Des photos de personnes qu'il connaît ou pas, des photos d'endroits où il est allé ou pas. Des photos ratées, des photos floues, des photos pas cadrées. Ces photos-là, il les garde ailleurs parce que dans sa boîte en fer, il n'y a que ces six-là. Je n'ai que six photos de moi, me disait-il. Je n'ai que six photos de toi, se disait-il.

Je ne sais pas si ça peut m'aider à revenir en arrière.

Je regardais sa silhouette repartir d'où il était venu. La tête penchée en avant sur ses pieds qui avançaient sans conviction, le regard cherchant sur le bitume une ligne à suivre, les épaules basses et fatiguées. Avant de partir, il avait sorti une épaisse enveloppe de sa poche intérieure et l'avait posée sur la table. Il avait juste posé ses yeux dans les miens en faisant glisser du bout de ses doigts le rectangle de papier kraft sur le plateau en bois. Il tournait déjà au coin de la rue lorsque j'ai sorti les quelques photos qu'elle contenait.

L'image du dessus était une carte postale. Dans le coin supérieur gauche, un timbre oblitéré de vingt centimes représentait une semeuse sur un fond mauve, seule couleur vive d'une photo en tons de gris. La mer dans la partie gauche de l'image, des îles au loin, une côte escarpée, un promontoire, une

maison ronde, un poteau électrique à droite au bord d'une route imaginée, une inscription en bas « photo Mireille ». Au dos, cette inscription imprimée « Bouche-du-Rhône (sans s) Marseille La Corniche Le Marégraphe). Et ces mots écrits au crayon sans adresse ni signature « là où se mesure le monde ».

La photo suivante était en hauteur, en noir et blanc elle aussi, des petits trous à chaque coin trahissaient un affichage avec des punaises. Un père et son enfant regardant passer un défilé militaire. Joie de l'un, fierté de l'autre. Ou le contraire. Se peut-il que les mains simplement posées sur les épaules d'un enfant aux yeux écarquillés qui regarde passer des soldats marchant au pas aient pu orienter de façon significative le parcours de celui-ci ? Ce n'était pas écrit au dos de la photographie. Il n'y avait rien d'écrit.

Un corps allongé fait plâtre sur un lit d'hôpital. Photo couleur, photo en blanc et blanc. Blancs les murs, le carrelage, les draps du lit, la lumière surgissant de la fenêtre. Une jambe tendue surélevée et suspendue à une potence. Blanc le plâtre en forme de corps. Blanc l'esprit qui a frôlé la mort dans le choc frontal de la tête casquée avec le platane traversant, blanc le corps enroulé comme une liane sur le tronc autoritaire d'une vie en question. Photo en

blanc et blanc comme la dernière page vierge d'un livre bien trop peu fourni. Ou pas.

Une autre carte postale. L'intérieur d'une grotte, des dessins rupestres aux couleurs usées, une silhouette à quatre pattes sur une paroi beige. Un loup, un chevreuil, un sanglier ou un mammoth édenté. Des empreintes de mains comme un enfant de quatre ans s'amuse à faire à la maternelle. « Grotte Chauvet Vallon Pont d'Arc » apprend-on au dos. « Pourquoi n'es-tu pas venue ? » y lit-on également. Sans adresse. Aux bons soins du vent, du temps ou du moment.

Bébé gras et dodu posé nu sur le ventre. Amour adipeux sur son lit de tissu floral, sauce sucrée en garniture de sourire. Cupidon après la fête. Et les murmures pleins de miel qui s'échappent du tirage mat et gaufré. *Mmmm, les yeux de sa sœur, le front de sa mère, la bouche de son père, le menton de son grand-père.* Le pedigree comme une première entrave.

Elle. Un visage coupé en deux par un coup de ciseaux, une moitié de souvenir. Un si bel œil, une oreille fine, une mèche de cheveux noirs tombant sur une épaule osseuse, un coin de bouche au goût oublié.

J'ai remis les quelques photos dans l'enveloppe et j'ai regardé le jour qui commençait à tomber sur la ville. Je me demandais où il était allé.

Partie 3 - Temps

3.1 - arrêt de bus exactement

un couple de lycéens s'embrasse | une nuée de pigeons atterrit devant la boulangerie et se rue sur les miettes de pain qu'une jeune fille au tablier vient de libérer en renversant de grands sacs en papier qu'on peut imaginer avoir transporté quelques baguettes de pain | l'éclat du soleil sur le pare-brise du bus aveugle le cycliste qui doit fermer les yeux un court instant | un homme à l'intérieur de l'échoppe du photographe regarde fixement par la vitrine un platane lui aussi immobile | le bus numéro quarante passe devant l'arrêt sans s'arrêter et sans que personne à l'intérieur ne se manifeste | je ne me rappelle plus combien étaient les pigeons devant la boulangerie | le banc de l'arrêt de bus est recouvert de traverses en plastique dont l'une est cassée sur une extrémité | je ne crois pas avoir vu la tête du chauffeur de bus numéro quarante | les traverses en

plastique du banc de l'arrêt de bus sont recouvertes au milieu par le postérieur d'un homme âgé devant lequel est posé au sol un cabas | la tête de l'homme âgé assis à l'arrêt de bus est recouverte d'une casquette à carreaux | je ne sais pas si l'homme âgé a des cheveux sous sa casquette à carreaux | le bus numéro dix-sept s'approche par la gauche et ralentit avant de s'arrêter | sur la porte vitrée de la boulangerie est scotchée une affichette annonçant une exposition de peintures réalisées par un ensemble d'écrivains il y est précisé que l'ambiance musicale y sera assurée par quelques peintres et que l'apéritif d'inauguration sera préparé par des chanteurs d'opéra et servi par des danseuses étoiles | le couple de lycéens se dispute au sujet d'un téléphone portable | l'homme dans la vitrine du photographe porte la main à sa bouche | sur le montant d'un panneau de signalisation est fixé un morceau de carton sur lequel est agrafée une affichette informant de la vente de matelas sur la place du village le jour même | il y a six (ou sept) pots de géraniums sur le balcon juste au-dessus de la boulangerie | la vitre qui se trouve à côté du banc de l'arrêt du bus révèle l'empreinte d'une petite main à hauteur d'enfant | un homme d'une cinquantaine d'années s'arrête devant le distributeur de billets | il ne sait pas encore

qu'il ne fonctionne pas | après le passage du bus
numéro dix-sept il n'y a plus que moi assis sur le
banc de l'arrêt | un filet d'eau coule du balcon de-
vant la boulangerie à cause de l'arrosage des fleurs |
deux joggeuses en grande discussion passent de-
vant l'échoppe du photographe | l'homme s'éloigne
du distributeur de billets et monte dans une voiture
garée sous le platane | je ne me rappelle plus
comment est habillé l'adolescent qui mange un
sandwich devant la boulangerie | l'homme immo-
bile dans la vitrine du photographe regarde les
fesses des deux joggeuses qui passent | le couple de
lycéens s'embrasse à nouveau | trois enfants avec
leur cartable sur le dos s'arrêtent à côté de la vitre
sale de l'arrêt du bus | je ne connais personne qui a
acheté de matelas sur une place de village | une
odeur de parfum et de jasmin apparaît au moment
où la voiture garée devant le distributeur de billets
démarré | un pigeon roucoule | un scooter passe sur
la roue arrière | un homme essoufflé à la peau noire
s'assoit à côté de moi sous l'arrêt de bus | un chien
tenu en laisse par une jeune femme exagérément
maquillée pisse au pied du poteau sur lequel est af-
fichée l'annonce de la vente de matelas | une petite
fleur rouge pousse dans le caniveau juste devant la
boulangerie | l'homme à la peau noire assis à côté

de moi sort un téléphone et tente d'appeler mais il semble que personne ne décroche | l'homme immobile dans la vitrine du photographe a disparu | les trois enfants avec leur cartable sur le dos parlent d'une série télévisée dont je ne me souviens plus le nom | la sirène de la caserne des pompiers retentit à midi comme tous les premiers mercredis du mois | j'ai faim | l'homme de la vitrine du photographe sort de l'échoppe et ferme à clef la porte d'entrée | le bus numéro vingt-huit arrive | l'adolescent a fini son sandwich et jette la serviette en papier dans une poubelle sur le trottoir | après je ne sais plus parce que je suis monté dans le bus | il y a devant moi une foule de trois mille neuf cent quatre-vingt-trois pensées qui me font un signe de la main | exactement

3.2 - recherche

La chape de plomb m'assomme en sortant de José-Martí. C'est l'odeur lourde de la chaleur et de l'humidité, le skaï usé du taxi me la rend en gouttes de sueur qui coulent dans mon dos. Des vingt minutes qui me séparent de La Havane, j'apprivoise lentement l'odeur du passé. Les vieilles berlines américaines aux couleurs délavées me plongent dans un ailleurs de rétroviseur, je voyage en marche arrière. Au premier temps, il y a une odeur de tabac, une odeur de café, une odeur flottant dans les rues de la ville de violence, de mambo, de révolte et de nonchalance. Derrière San Carlos de la Cabaña, j'entends Fidel et le Che murmurer une colère sourde. Le temps de me retourner et c'est l'Amérique des casinos avec son opulence qui souffle sur le Malecón, Hemingway regarde le fond de son verre de daiquiri. Le vent m'emporte en arrière

comme une brindille et je viens frapper la voile d'un galion espagnol avant de m'envoler dans le ciel tropical.

À l'arrêt de bus du temps arrêté, j'attends. Longtemps. Devant moi, le désert est immobile comme il l'a toujours été. Le soleil se lève le matin et se couche le soir dans le bégaiement du temps désossé. Pas un souvenir ne survole. Pas un bruit qui ne provienne du sable et du vent. Pas une odeur que le soleil n'ait déjà brûlée. Résonance du rien, vide de tout. J'attends que le temps se remette en route à la faveur d'une pensée. Je ne pense pas, je ne suis pas. J'attends comme un grain de sable.

Le cheval hennit en franchissant la voute de pierres qui troue la muraille. Je prends une bouffée d'air et l'haleine âcre des rues m'envahit avant qu'un coup de Mistral ne l'emporte dans les collines marseillaises. Une draisiennne s'infiltré dans le chaos des Capucins. J'entends les bombardiers arroser Saint-Charles. Un cargo grommelle en entrant dans le port, je vois filer une Panhard sur la corniche. Le métro siffle à Castellane, le ferry-boat ferryboatise un petit train monte à Notre-Dame de la Garde. Une trottinette électrique repose au sol sous l'ombrière

du Vieux-Port et je vois une fusée traverser le ciel.
Je souffle. Le temps s'accélère et déjà, j'oublie
l'avenir.

3.3 - expérience

La première fois que je suis revenu en arrière, je ne suis pas allé très loin. C'était un matin, je buvais un café dans ma cuisine, je ne travaillais pas ce jour-là. J'ai posé ma tasse, je suis retourné à mon percolateur, je suis revenu dans le salon pour lire les gros titres du journal du jour, je suis allé aux toilettes, je suis sorti pour aller chercher le journal dans la boîte à lettres, je suis revenu sur le perron de ma maison, je me suis étiré, j'ai bâillé, je suis revenu dans ma maison, j'ai rejoint ma chambre, je me suis couché dans mon lit et j'ai éteint le réveil.

Je me suis endormi la veille. C'est une sensation très bizarre que de vivre une journée à l'envers. Il y a bien évidemment l'ordre antichronologique des choses. Commencer sa journée par la fin, les aiguilles de la montre qui reculent, le soleil qui se lève à l'ouest, regarder un film abrutissant à la télé,

manger une soupe, boire un demi, revenir du boulot en métro, se dépêcher de finir le rapport tant demandé par le chef de service pour pouvoir partir à l'heure, lire et ranger le courrier du jour, s'éterniser au distributeur de café avec les collègues du service des archives, manger une salade dans le réfectoire, sortir de la réunion quotidienne en retard, s'ennuyer pendant qu'une collègue expose la nouvelle stratégie marketing, courir depuis le métro pour être à l'heure, se brûler avec le café trop chaud, lire le journal, aller le chercher dans la boîte à lettres, s'étirer, bâiller, revenir dans sa chambre, se coucher et éteindre le réveil. Cet ordre antichronologique est difficile à appréhender, mais je me suis habitué plutôt rapidement à ce déroulé. J'ai eu plus de mal avec le fait de savoir exactement ce qui m'attendait. L'incertitude de l'avenir n'était plus devant moi, mais derrière. C'est une curieuse sensation que de tourner le dos à l'incertitude.

Bien avant, j'ai enroulé le fil de ma vie, Clara, les premières années de ma vie d'adulte, Mathilda, la fac, Joanna, le lycée, le tennis, le premier voyage à New York, la mort de ma grand-mère, la première chute de ski et le premier plâtre, l'accident de l'oncle, le premier livre (L'étalon noir dans la bibliothèque verte), mon vélo rouge, le déguisement

de Zorro, le sentiment d'être seul au monde. Et disparaître avant la naissance. Une bulle de savon qui implose.

Plus loin encore, mes parents, leur mariage, leur rencontre, leurs vies d'avant, leurs amours d'avant, leur adolescence, enfance, naissance. Les grands-parents, les amis, les voisins, les guerres, les disputes, les arrière-grands-parents, triaïeux, quadri...

Je suis arrivé dans une grande salle qui ressemblait plutôt à une grande grotte. Il faisait sombre, il n'y avait personne. Il y avait juste un cheval de trait qui tirait une charrette sur laquelle étaient empilés des sacs de jute. Sur le sol, il y avait des tas immenses composés de sacs de jute empilés. Je me suis approché de l'un d'eux, j'ai dénoué la ficelle qui fermait son ouverture et j'ai regardé ce qu'il contenait. Je n'ai pas réussi à distinguer ce qu'il y avait dedans. J'y ai plongé ma main, ça ressemblait à des petites pierres rondes, plus petites que des galets. Elles roulaient dans ma main comme des gains de riz. J'ai ouvert un autre sac, il était plein d'aiguilles. Des petites épines qui se plantaient dans mes doigts. J'ai vite retiré ma main et l'ai frottée avec l'autre pour faire tomber les pointes. Un autre sac était rempli de fleurs délicatement parfumées. Il y avait aussi de la sciure de bois, de la boue mal-

odorante, des pierres précieuses, de l'eau pure, des plumes d'oie, des clous rouillés, du brouillard, du thé tiède, du son de violon, de la douleur dentaire, des chatouillis sous les pieds, de la chaleur du soleil, de la poussière qui fait éternuer.

Après avoir exploré le contenu de plusieurs sacs, j'ai levé la tête et j'ai vu une porte contre la paroi de la grotte. Je me suis approché et j'ai ouvert la porte.

3.4 - figer le monde

ne plus penser rester bouche bée devant l'émerveillé bouche fermée face au danger cerveau éteint face au trop plein | figer le monde | la photographie prise sans le vouloir dans un geste anodin de ses orteils sur la pierre grise ou du ciel et de la trace d'un avion qui le traverse

parler une langue que personne ne comprend et suspendre le temps en cherchant des yeux une branche pour se rattraper | figer le monde | l'image muette de personnes qui regardent l'objectif sans comprendre l'autre avec un sourire innocent qui tapisse leur visage

refuser d'avancer dire stop s'arrêter rester immobile prendre racines se transformer en pierre en mur en bâtiment et attendre de tomber en ruines | figer le

monde | la carte postale représentant la place éventrée du parvis de Reims après un bombardement durant la première guerre mondiale

s'endormir et plonger dans l'ailleurs accompagnés des ectoplasmes de quelques souvenirs une sensation une odeur une musique un rêve | figer le monde | le cliché en noir et blanc d'un enfant qui dort ou d'une vieille femme qui dort ou d'un homme ordinaire qui dort paisiblement

enfouir sa tête sous le sable pour ne pas voir ne pas sentir ne pas entendre ne pas être confronté à la réalité ne pas être | figer le monde | la photographie grand format de la statue copie du David de Michel-Ange à Marseille au bout du Prado tournant le dos à la mer

s'éteindre fermer les yeux pour quitter l'ici abandonner son corps couper les ponts se laisser aller mourir | figer le monde | la photo absente d'une mère sur son lit de mort faute d'avoir disposé une pellicule dans l'appareil

Partie 4 - Danse

L'homme s'est arrêté à la bifurcation. Devant lui, deux chemins se présentent. Il n'a aucune indication. Il se dit qu'il n'y a pas de fausse route alors, il choisit l'un des chemins. Au moment de faire son choix, il se dit que c'est le hasard qui le guide. Il reprend sa route d'un pas léger, mais lentement le doute va le gagner. Au moment où il prend conscience de ce doute, il sait qu'il peut encore revenir en arrière et emprunter l'autre chemin, mais il doute aussi de ce second choix. Alors il continue. La possibilité de revenir en arrière reste une option tant que cela reste possible. Évidemment, plus il avance sur le chemin qu'il a choisi, plus l'option d'un retour s'éloigne. Lorsque ce ne sont que des minutes ou des heures qui le séparent de la bifurcation, revenir en arrière n'est pas insurmontable. Lorsqu'il s'agit de mois puis d'années, l'entreprise

devient plus difficile. De plus, régulièrement, d'autres bifurcations se présentent à lui. Les possibilités grandissent et le doute se multiplie.

L'homme a pris une voie à une bifurcation et il s'est perdu. Il est incapable de revenir en arrière, il ne sait plus où il se trouve. Il a perdu la notion du présent, du passé et du futur. Il a perdu le mode de conjugaison de sa vie. Il a perdu l'indicatif.

L'homme est amoureux d'une femme qu'il a connue, qu'il croit avoir connue, qu'il suppose avoir connue. Il n'arrive plus à vivre dans la réalité de son temps. Ses souvenirs ne font plus la distinction entre la réalité et le rêve. Cette femme est une danseuse, elle pétrit le temps, elle le sculpte, elle le transforme.

C'est l'histoire d'un homme qui vit dans le conditionnel.

Musique de Pierre Boulez, *Sur incisives*, pianos, harpes et percussions-claviers.

Elle serait assise sur un bloc de pierre blanche, les pointes de pied sur le sol, la tête penchée en avant et les bras dans le dos tendus vers le ciel. Elle aurait les cheveux retenus dans un chignon serré qui n'en laisse dépasser aucun, les muscles noués du dos contenus dans une mer agitée. Elle aurait les

yeux fermés, soulèverait lentement ses paupières et dans une fente, verrait le côté gauche d'une salle remplie de spectateurs.

Avant-scène, parquet de bois, projecteurs aveuglants

Lui, troisième rang près de l'allée latérale à gauche. Chemise bleue cheveux courts bruns lèvres pincées bras croisés dos droit le regard figé les yeux grands ouverts.

Siège vide, quatrième rang. Dos du fauteuil en velours rouge accoudoirs en bois foncé veste sombre posée sur l'assise.

Lui, huitième rang, vue centrale de la scène légèrement par la droite. Chemise blanche col cassé nœud papillon noir veste noire fine moustache crâne dégarni. Regarde sa montre. Dix heures cinquante deux. Montre de luxe bracelet de cuir marron. Cadran bleu guichet avec la date et la phase de la lune poussoir chronographe cristal saphir sous-cadran alarme boîtier platine.

Lustre, central, au-dessus. Volumineux cent dix huit ampoules.

Elle, vingt cinquième rang plein centre. Le reflet de la lumière sur les verres de ses lunettes clignote dans l'obscurité anonyme du fond de la salle.

Elle, sixième rang, à droite. Robe légère à fleurs tresse unique tombant sur le devant de son épaule gauche adolescente sourire mains l'une dans l'autre devant son buste comme une prière.

Lui, premier rang sur le côté droit de la salle. Veste de costume sombre élimée au col chemise blanche gilet lunettes pliées dans la poche supérieure peau sombre yeux fermés souffle régulier.

Contre le mur droit, une grande applique en bois représentant un dauphin.

Rideaux verticaux repliés se perdant dans la hauteur de la salle.

Côté jardin, une chaise vide une jeune femme avec un casque-micro sur la tête une bouteille d'eau posée par terre un homme vêtu de noir accroupi.

Décor, voilages blancs ondulants sous l'effet d'un ventilateur caché derrière un bloc en pierre blanche. Un film est projeté représentant d'immenses vagues explosant sur une jetée gerbes d'écumes. Un mannequin habillé d'un costume rouge vif est disposé au fond de la scène.

Côté cour, une table deux hommes en noir debout les bras croisés une dame la soixantaine agitant les bras en l'air un pupitre avec une partition posée dessus.

Rideaux verticaux repliés se perdant dans la hauteur de la salle.

Elle serait en train de courir dans la diagonale de la scène au moment où deux autres danseurs surgiraient devant elle les mains pointées vers le ciel. Elle s'écroulerait et les deux autres feraient des bonds autour d'elle avant de se figer sur un roulement de caisse claire.

Une harpe jette son voile de notes de musique.

La danseuse récite la poésie du corps dans des mouvements inexplicables.

Les doigts du virtuose parcourent le manche du violon, les uns courant après les autres comme des enfants dans un jeu de sauts, d'arrêts, de tremblements. Jusqu'au plus petit d'entre eux allant chercher dans une extension extrême la note la plus aigüe, et mourir sous l'impulsion des vagues de l'archet dans un rythme redevenu raison.

Les muscles des mollets gorgés de sang jusqu'à la zébrure des veines ont la peau lisse et humide des sculptures de marbre. Les pieds tournent et le vélo monte. Et le corps décharné. Et l'essoufflement ultime. Et l'esprit bâillonné par la souffrance enveloppé dans un linceul.

Habiter ses mains dans la précision du geste, la touche du pinceau, l'éclat de la gouge, la finesse de la dentelle.

Habiter sa bouche dans l'univers que dévoile la subtilité d'une épice se mariant avec une autre. Jouer du goût comme on jongle avec les plaisirs qui s'enlacent, se repoussent et s'envolent.

Être habité de musique lorsque s'unissent les accords frappés d'un piano cadencé, les envolées électrisées d'une guitare en colère, les hurlements rauques d'une trompette agonisante.

L'immobilité du joueur d'échecs. Penser le monde sur un échiquier, unir les capacités, évaluer les sacrifices, anticiper l'action de l'adversaire, respirer le parfum de l'enfance lors d'une partie avec le grand-père sur le perron de la maison du village.

Habiter le cri. Habiter la délivrance et déchirer le monde de cette lame tranchante. Venir au monde, quitter le monde.

Dans le silence de la nuit, le cœur égrène le temps de ses percussions régulières. La respiration effleure les cymbales et le grondement d'un ronflement fait trembler l'air. Habiter ailleurs dans son corps.

« La danse n'est qu'une forme du temps. Ce n'est que la création d'une espèce de temps, ou d'un

temps d'une espèce toute distincte et singulière »
(Paul Valéry, Philosophie de la danse). Habiter le
temps.

4.3 - porter la danseuse

Soudain, l'accident. Pas d'explosion, pas de fumée, pas de flammes. L'accident muet qui pourrait passer inaperçu (et ne pas être un accident) s'il n'y avait un détail. Un accident qui se révèle au détail. Soudain, je suis devenu deux. D'une silhouette, d'un corps, d'un être, je suis soudain devenu deux silhouettes, deux corps, deux êtres. Je ne suis pas le seul, la vieille femme qui est près de moi, elle aussi, s'est dédoublée. L'autre corps est plus jeune, je suis devant mon double plus jeune. Je reconnais la jeune femme qui est apparue devant la vieille femme, je l'ai connue il y a longtemps. Nous sommes deux êtres devenus quatre, deux sont vieilles et deux autres sont jeunes. Nous nous sommes approchés de notre corps plus jeune qui se trouvait devant nous et nous l'avons pris dans nos bras. Nous l'avons étreint puis nous l'avons porté.

Une femme porte son corps devant elle. Une vieille femme porte son corps plus jeune devant elle. Une vieille femme porte le corps d'Esther devant elle. Je veux l'aider mais je dois aussi porter mon corps devant moi. Mon corps plus jeune. Nous sommes deux à porter nos corps devant nous mais la vieille femme ne me voit pas. Elle m'a oublié.

Les deux corps que nous transportons se connaissent, bien évidemment. Mais nous, cette vieille femme et moi-même, nous ne savons rien l'un de l'autre. Nous nous regardons, nous échangeons un sourire et nous nous disons que les traits de l'autre nous rappellent vaguement quelque chose. Nous ne savons pas quoi exactement. « Quelque chose » est la définition la plus précise de ce dont nous nous rappelons. Je ne vous parlerai pas de ce « quelque chose ».

Vous pourriez imaginer la scène comme un enterrement. Une femme porte son corps devant elle, un homme porte son corps devant lui. Ils suivraient une voiture-corbillard dans l'allée d'un cimetière. Il y aurait des gens vêtus de noir. Il pleuvrait. Enlevez le corbillard et tout le reste, ce n'est pas un enterrement. C'est une journée ensoleillée comme il y en a tant dans le midi. C'est un lieu quelconque, une rue passante, une forêt de pins, une plage de sable

blond, le hall d'entrée d'un immeuble. Vous qui habitez le temps, je suis certain que vous savez de quoi il s'agit.

Si le corps d'Esther est porté par cette vieille femme, c'est parce qu'elle a perdu quelque chose. Esther a perdu quelque chose. Nous ne savons pas quoi exactement. « Quelque chose » est la définition la plus précise de ce qu'elle a perdu. Je ne vous parlerai pas de ce « quelque chose ».

Si le corps d'Esther est porté par cette vieille femme, ce n'est pas parce qu'elle est morte. Esther n'est pas morte. Quelque chose l'empêche de marcher et l'oblige à être portée par cette vieille femme. « Quelque chose » est la définition la plus précise de ce qui l'empêche d'être debout. Je ne vous parlerai pas de ce « quelque chose ».

Ce dont je peux vous parler, en revanche, c'est d'Esther. Mais je vous ai déjà parlé d'elle. Je vous ai déjà raconté tant de choses. Je ne suis pas sûr qu'il soit bien utile que je vous parle encore d'elle. J'aimerais vous parler de la vieille femme mais je ne la connais pas. Vous savez bien pourquoi je ne la connais pas, vous qui habitez le temps. Elle ne me connaît pas non plus. Je crois qu'elle me connaît, mais elle ne peut pas me connaître. Elle ne parvient pas non plus à me reconnaître. On pourrait se

connaître à nouveau tous les deux. On pourrait. Mais quelque chose me dit que ce n'est pas utile. Oui, le même « quelque chose ».

Le corps que je porte devant moi n'est pas un inconnu. Disons plutôt qu'il ne m'est pas totalement inconnu. Il me dit vaguement quelque chose mais je ne vous en parlerai pas. Je pourrais vous parler de l'autre corps, de celui qui porte un corps, mais ce corps-là n'a rien d'intéressant. C'est un vieux corps qui habite le temps.

Partie 5 - Je

5.1 - ce que je suis, ce que je ne suis pas

Je suis venu au monde. Je suis né dans un monde mais je suis resté invisible dans un autre. Je suis né quelque part, je ne suis pas né ailleurs.

J'ai exploré le monde. Je n'ai eu de cesse d'explorer le monde où j'existais pour l'agrandir, j'ai toujours voulu agrandir mon monde. Je ne suis pas certain que le monde où je n'existe pas ait rétréci. Ce monde-là a peut-être grandi lui aussi.

J'ai connu beaucoup de gens. Ma mère, ma famille qui vivait avec moi, celle qui vivait dans un ailleurs que je connaissais, celle qui habitait dans l'inconnu, celle qui ne vivait plus, mes voisins, mes amis, les gens avec qui je partageais quelque chose, la même école, la même colonie de vacances, le même club de judo, le même hall d'immeuble le soir, la même université, le même employeur, le même cimetière. Je n'ai pas connu autant de gens

que j'aurais dû à cause de détails qui paraissent insignifiants aujourd'hui. Il y a aussi tous ces gens que je n'ai pas connus parce que je n'ai pas trouvé de raison pour les rencontrer.

J'ai beaucoup aimé. J'ai beaucoup pleuré, j'ai beaucoup détesté, j'ai beaucoup caressé, j'ai beaucoup souffert, j'ai beaucoup dormi, j'ai beaucoup pensé, j'ai beaucoup vécu. J'aurais pu vivre encore plus bien sûr. J'aurais pu aimer encore plus, pleurer, détester, caresser, souffrir, dormir, penser. Mais de toute évidence, à de nombreuses occasions, je n'ai ni aimé, ni pleuré, ni détesté, ni caressé, ni souffert, ni dormi, ni pensé. Parfois, même, je suis certain de ne pas avoir vécu.

J'ai construit un « nous » bien à moi. J'ai construit un « moi », tout d'abord. J'ai senti, j'ai goûté, j'ai touché, j'ai vu, j'ai entendu. Puis j'ai appris, j'ai dit, j'ai réfléchi. Ensuite, je me suis détaché de moi. J'ai vu avec les yeux des gens qui m'entourent. J'ai aussi senti, goûté, touché, entendu. J'ai transformé le « moi » en « nous ». Parfois, j'ai tenté de le changer en « ils » ou « elles » mais c'est difficile de construire une entité à laquelle on n'appartient pas. J'aurais dû construire un « nous » en écoutant les autres et non pas m'écouter moi. Mais je n'aurais pas été moi, sans aucun doute.

J'aurais été quelqu'un que je ne suis pas. J'aurais été un « il » ou un « elle ».

Je suis devenu moi-même. La personne que j'ai été quand je suis né dans mon monde et celle que je suis aujourd'hui ne sont plus les mêmes, c'est évident. Ce n'est pas qu'une question d'âge, on n'est plus la personne qu'on était à notre naissance quand on atteint la fin de sa vie. C'est aussi une question de tailles des mondes. Quand je suis né, mon monde était tout petit. Aujourd'hui, il est un tout petit peu plus grand. Par contre, ce qui ne fait pas partie du monde où je suis aujourd'hui est beaucoup plus grand qu'au moment de ma naissance. Ça voudrait dire que les mondes dans lesquels j'existe ou je n'existe pas, ces mondes-là sont en pleine expansion. Cela n'a rien d'étonnant, j'ai grandi, les mondes aussi.

Je suis devenu quelqu'un. C'est ce que me disait ma grand-mère, elle disait aussi qu'elle était en train de disparaître. Elle rapetissait de jour en jour, c'est certain, mais je ne croyais pas qu'elle puisse disparaître. Je me trompais, elle a disparu. Je suis devenu quelqu'un et elle, elle est devenue personne. Maintenant, c'est à mon tour de m'effacer lentement.

J'aurais pu devenir quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui aurait vécu dans un autre monde. Quelqu'un qui

se serait dit, un jour, qu'il aurait pu devenir la personne que je suis aujourd'hui.

J'aurais pu naître ailleurs, mais ce n'est pas très important.

Je suis moi par décomposition comme une piscine vide qui se souvient de celle qui nageait et volait, comme la pensée d'une trace de pas mouillé. Comme les gorges creusées par la rivière ouvertes aux vents qui la traversent, comme la brindille perdue qui s'affole. Comme une oasis dans un désert qui aurait perdu sa magie, engloutie par le sable, comme une image qui s'efface et devenir mirage. L'eau a disparu.

J'entends la note arrêtée qui se répète et s'estompe lentement en rebondissant sur les parois de pierre molle jusqu'à ce sol qui me supporte à peine. Écho de nos mains qui s'effleurent, écho d'un regard caressé et sourd. La fine colonne de fumée d'un brasier étouffé dessine dans l'air vertical une arabesque hésitante. Je chante à pleins poumons sur

le bord de la falaise et le dernier son que libère ma gorge rebondit, me revient et s'envole ailleurs.

Seul au monde, seule issue possible, de vivre seul, il se retrouva seul et laissa seuls ceux qui l'avaient esseulé. Il finit seul et s'éteint tout seul pour mourir seul. Il n'est pas le seul.

Je ne vous dirai rien de la nuit. Je ne vous dirai rien de mon plafond que mes yeux ronds fixent avec maladie. Je ne vous dirai pas plus du froid qui me gagne et qui joue aux dés avec les illusions noires qui m'envahissent. Je ne vous raconterai pas les mises à mort, les lynchages, les suicides, les sauts dans le vide. Je ne vous parlerai pas non plus de cette image obsédante d'un corps qui tombe le long d'un immeuble en flamme. Je ne prononcerai pas un mot de trop.

La ville bouillonne dans mon silence. Lumières rouges clignotent, phares blancs déchirent, lettres de néons m'attirent. Un coup de klaxon, une sirène à deux tons passe en bémol. Rien ne m'arrache de ma solitude autrefois subie et désormais cultivée. Manque parfois un peu de bleu dans le ciel. Manque souvent du pluriel qui allongerait mes conjugaisons. Une odeur urbaine m'accompagne. Et la vie des autres.

5.3 - travail de lumière

Porte grande ouverte, longue inspiration de la fraîcheur du matin. M'asseoir à ma table de travail, voir les grands arbres penchés se coiffer des premiers rayons jaunes. Sol froid sous mes pieds nus, goût de café chaud. La nuit se couche. Le soleil ouvre un œil par la fenêtre de la cuisine. Apercevoir derrière la porte entrouverte, les premières ombres s'étirer et se détacher. Entrebâiller les volets de cette fenêtre, laisser dehors le soleil et la chaleur qu'il appelle. Revenir et commencer à taper sur le clavier de l'ordi. Odeur noire de café. Lever la tête. Lumière franche sur les dalles blanches. À l'ombre des grands arbres penchés, sur une pierre, deux tourterelles se tournent autour dans une danse rythmée et muette. Regarder et composer la musique improvisée. Le soleil gagne, la chaleur monte. Les arbres penchés irradiant. Fermer les volets, la porte

du dehors, garder la fraîcheur. Tasse de nouveau pleine de café. Pénombre retrouvée. Recommencer à écrire. Petite lumière intérieure. Se nourrir d'eau pour que la bougie de l'esprit reste allumée. Entre les volets, le soleil agressif force. Il regarde à l'intérieur, il cherche un regard. Les orchidées timides se laissent caresser. Écrire. Se nourrir, respirer, réfléchir, écrire. Le soleil abandonne et se laisse tomber derrière les arbres penchés. La chaleur en retard reste et maraude. Longtemps. Volets rouverts, la ville au loin s'illumine. La nuit se lève, la chaleur s'endort. J'éteins l'ordinateur.

5.4 - *l'instant précis où j'ouvre la porte*

La poignée ressemble à ces porte-manteaux en métal qu'on accroche au mur. Je me suis toujours demandé à quoi pouvait servir un porte-manteau fixé à hauteur de nombril. Un enfant devait dormir ici. Je suis allongé sur mon lit, le dos calé sur deux oreillers, je lis le Journal de Kafka et je vois ce porte-manteau que je n'avais jamais vu qui ressemble à une poignée sur le mur de ma chambre. Je pose mon livre et mes lunettes, je me lève, je m'approche. Je regarde ce porte-manteau, j'imagine la poignée. Je la touche, j'essaie de l'actionner. Je la tourne sur elle-même, une porte s'ouvre.

Je n'avais pas remarqué la fissure. Trois fissures, plus exactement. Parfaitement rectilignes, deux verticales parallèles d'égales longueurs partant du sol sur deux bons mètres et une horizontale perpendiculaire reliant les sommets des deux premières. Je suis

allongé sur mon lit, le dos calé sur deux oreillers, je lis le Journal de Kafka et je vois cet encadrement sur le mur blanc de ma chambre que je n'avais jamais vu. Je pose mon livre et mes lunettes, je me lève, je m'approche. De l'extrémité de mon index, j'étudie la fissure, j'en fais le tour. Elle est fine, un millimètre tout au plus, mais profonde. Il me semble percevoir un filet d'air qui s'en échappe. Je pousse le mur entre ces trois traits, il se déplace lentement, une porte s'ouvre.

Le paquet de mouchoirs est tombé derrière le cube en bois qui me sert de table de nuit. Je me penche, déplace légèrement le meuble et le retrouve posé sur une plinthe. Une curieuse plinthe, plus volumineuse que ses voisines. Je suis allongé sur mon lit, le dos calé sur deux oreillers, j'étais en train de lire le Journal de Kafka et je vois cette plinthe que je n'avais jamais vue et qui ressemble à une porte miniature, derrière la table de nuit dans ma chambre. Je pose mon livre et mes lunettes, je me glisse, je m'approche. Je déplace un peu plus l'encombrante table de nuit. Je la scrute, l'étudie. J'aperçois une petite poignée sur le bord, je l'actionne, une porte s'ouvre.

Je pousse légèrement la porte pour regarder ce qu'il y a derrière. C'est un espace sombre. Il me

semble qu'il y fait un peu plus froid, que l'air est sec. Je prends ma lampe frontale pour tenter d'y mieux voir. La lampe éclaire le début d'un couloir dont les murs sont grossièrement blanchis. Le plus étrange n'est pas d'avoir découvert cette porte. Le plus étrange est que cette porte est posée sur un mur qui sépare ma chambre de l'extérieur. Je regarde par la fenêtre de ma chambre qui se trouve à côté de la porte et le grand chêne est toujours là. Je pense alors aux Navidson qui, en rentrant chez eux un soir, ont découvert qu'une nouvelle pièce avait surgi dans leur maison ²⁵.

²⁵ Remerciements éternels à Mark Z. Danielewski et à La Maison des feuilles.

5.5 - *je regarde les gens qui dorment*

Je vois tous ces visages endormis entre parenthèses. Je vois ces visages, mais je ne sais pas quoi regarder. Le plissement d'un front me renvoie à un rêve bien loin de cette surface, un rêve doux ou brutal dans les profondeurs de l'océan de l'inconscience. Le frétillement d'une narine, le tremblement d'une paupière, un rictus maladroit témoignent d'une vie lointaine comme autant d'échos sourds qui grondent dans la nuit. La peau du visage comme la surface de la mer dont j'ignore l'origine des soubresauts. Et puis il y a aussi l'immobilité parfaite des visages paisibles balayés par le rythme délicat des respirations légères. Un sourire presque. Une parenthèse aérienne que j'imagine bercée par l'agréable. C'est peut-être l'absence qui dicte sa loi muette, absence de rêves, de pensées, de raisons excitatrices et cicatrices. Un vide qui endort les

muscles du visage à leur tour en proie à un sommeil profond. Je ne sais pas si les muscles rêvent. Ceux des bras, ceux des jambes qui parfois s'agitent eux aussi dans la précipitation d'un rêve à rattraper, doivent partir en conquêtes. Ceux des doigts des pieds et des mains doivent saisir ou danser, repousser ou caresser. Celui du cœur n'a pas d'autre choix que de battre le rythme des émotions. Mais les muscles du visage, si fins et si délicats, qu'advient-il d'eux lorsqu'ils sont délaissés ? Ils s'endorment comme des plumes reposent sur le sol lisse, préservées du moindre souffle de la plus infime pensée. Je vois tous ces visages entre parenthèses et j'y cherche le mien. J'y cherche mon image quand je ne suis plus là. *Je n'ai pas l'air gai quand je dors.* Je ne sais pas si je suis gai quand je dors. Je ne suis pas si je dors. Que peut-on savoir quand on dort ? On sait des trucs d'endormis qui n'ont ni queue ni tête. On croit savoir, mais ce ne sont que des échos de vrais trucs qu'on sait dans la vie éveillée. Des échos imparfaits. Devant tous ces visages de gens qui dorment, je ferme mes yeux et je m'endors.

5.6 - *j'aime sentir l'odeur des mots*

Pour un lecteur, la première odeur des mots est celle du papier et de l'encre d'imprimerie. Pour un auditeur, c'est l'odeur du vent. Les mots qu'on reçoit portent l'odeur de la matière qui les transporte.

Lorsqu'on crée un mot, son odeur est toute différente. Elle vient de plus loin, elle apparaît avec la suite des lettres ou des syllabes pour se mélanger avec les autres odeurs. Celles des autres mots qui composent la phrase, le chapitre, l'histoire ou le discours.

Il y a des mots qui ont des odeurs évidentes, comme ceux qui mettent en lumière une odeur particulière. Le jasmin, la choucroute, le pétrichor. Il existe des mots qu'il faut assembler pour faire naître une odeur, le gaz d'échappement, le plastique brûlé, l'humus humide d'une forêt de chênes en automne à cinq heures du matin. Tous ces mots ont une odeur

qui appartient à ce qu'ils désignent. Ces mots-là ont une odeur évidente. Trop évidente.

Au-delà du sens, les mots ont une couleur, une consistance, un poids. Une odeur aussi. La mort pèse lourd, le ciel est bleu. Il existe bien évidemment des morts légères et des ciels verts, mais sans qualificatifs apportant une précision originale, la mort pèse lourd et le ciel est bleu. Le mot sent aussi. Mon enfance sent le coco boer, le cuir du cartable, le jus de raisin. Un été peut sentir la crème solaire, l'iode et l'anis ou alors la graisse de chaîne à vélo, la transpiration et la barre de céréales. Les mots ont parfois l'odeur de ce qu'ils évoquent en chacun de nous. Et puis, il y a les autres.

Quelle est l'odeur du mot *olibrius* ? Qu'en est-il de la *circonvolution* ? Si *marcher* sent des pieds et si *se laver* sent le savon, que sentent les verbes *penser*, *être*, *devenir* ?

Quel est l'organe qui permet de sentir l'odeur des mots ?

Quels sont les mots qui désignent l'odeur des mots ?

Partie 6 - Inclassables

6.1 - j'ai été journaliste, salle de rédaction

l'entrée | petite porte | plus petite que la moyenne
| obliger de baisser la tête pour la franchir et ne pas
se cogner avec le haut du crâne | un peu comme
dans le souk de Fès où des barres en travers sont
disposées à hauteur d'yeux devant l'entrée de la
mosquée | obliger d'incliner la tête | merci | dire
merci | mon bureau juste en face de l'entrée dire
merci à ceux qui entrent dans la salle de rédaction et
s'inclinent devant moi | hahaha | grande salle | des
bureaux un peu partout comme des champignons |
open space | opènespéisse | imaginer sa bouche se
déformer quand on prononce ce mot | OPÈNES-
PÉÏSSE | entendre le ridicule | des bureaux pas de
murs des champignons dans un même panier | télé-
phone sonne téléphone | sonne | allo | plein de allos
en même temps dans l'opènespéisse | grouillant |
mon bureau | des papiers des papiers et encore un

peu de papiers | un dico pour faire semblant | le journal du jour pour faire semblant | des crayons stylos bille gomme longue règle carnets tickets de métro paquet de biscuits bouteille d'eau enveloppes tamponnées ouvertes | un poste téléphonique avec plusieurs boutons lumineux | pour faire semblant | comme un cliché de série américaine vieillot | fauteuil de bureau à roulettes | traverser la salle de rédaction en poussant avec ses pieds sur le bord du bureau et tomber au milieu à cause d'un carreau mal ajusté | hahaha | le bureau de Michel | un morceau de sandwich de la veille | le bureau de Corinne | une bouteille de pastis | le bureau de Christophe | rangé rien qui dépasse | le bureau de Gaël | un magazine de vélo | la fenêtre grande ouverte en été | en hiver aussi | une affiche de corrida | une caricature | impossible de savoir de qui juste une caricature | un petit boîtier rouge avec un petit marteau pour casser la petite vitre derrière se trouve un petit bouton sur lequel on appuie en cas d'incendie | de petit incendie | un calendrier de la poste | ne plus dire P&T ni PTT | une photo de manif | reconnaître Jean-Paul avec vingt kilos en moins | reconnaître Francis avec des cheveux | hahaha | une télévision qui n'a jamais fonctionné | de longues étagères avec des boîtes remplies d'archives et de livres et de feuilles de pa-

pier | la sortie | petite porte | plus petite que la
moyenne | obliger de baisser la tête pour sortir sans
se cogner | merci venant de la salle d'à-côté | haha-
ha

6.2 - le marchepied

Le marchepied est par terre. Il est toujours par terre. Il n'a aucune raison de ne pas se trouver les quatre pieds posés au sol. En toute autre position, il ne serait plus un marchepied. S'il n'avait que deux pieds au sol, il ne serait plus un marchepied. S'il reposait à l'envers, les quatre fers en l'air, il évoquerait vaguement un animal mort mais ce ne serait pas un marchepied non plus. Ce marchepied occupe chez moi la fonction habituellement dévolue aux marchepieds. Il y a, chez moi, nombre d'objets dont la fonction originelle a été détournée. J'ai de vieilles caisses de pommes qui me servent d'étagères. J'ai un vieux moulin à café qui ne me sert à rien, juste à décorer. Ça fait longtemps que je ne mouds plus de café avec cet objet. Le marchepied dont je parlais tout à l'heure permet à l'utilisateur de s'élever de quelques dizaines de centimètres pour attraper

quelque chose hors de portée s'il ne l'utilisait pas. D'habitude, ce marchepied se trouve dans une petite pièce, une sorte de dressing/bibliothèque puisqu'elle occupe ces deux fonctions. Lorsqu'on arrive dans un nouvel habitat, le marchepied fait partie de ces objets qui prennent du temps à ranger. Longtemps, on ne sait pas où le mettre. Il est souvent trop volumineux pour rentrer dans un placard, c'est le cas du mien, et on le cherche toujours quand on en a besoin. Ça fait maintenant dix ans que j'habite dans la même maison et le marchepied a trouvé sa place naturelle dans la petite pièce qui sert à la fois de dressing et de bibliothèque. Sur un pan de mur de cette pièce se trouve donc une bibliothèque, je l'ai construite moi-même et elle s'élève jusqu'au plafond. De l'autre côté, il y a une armoire qui, elle aussi, va jusqu'au plafond. Le marchepied reste à demeure dans cette pièce parce que c'est ici qu'il est le plus fréquemment utilisé. Il permet d'aller attraper les livres ou les vêtements qui se trouvent en haut de la bibliothèque et de l'armoire. Évidemment, les livres et les vêtements en question ne pas ceux qu'on utilise le plus souvent, c'est même le contraire. Ce sont les bonnets en laine, les bretelles, les cravates, les livres d'alpinisme, les vieux dicos et la série de trente volumes du Monde de la philo-

sophie. Ce marchepied se trouve là, à l'endroit où il est le plus utile mais il est parfois utilisé dans d'autres pièces. Ce marchepied vient de mon grand-père. Il était chez lui dans son appartement à Marseille et quand mon grand-père est mort et que j'ai récupéré cet appartement, j'ai hérité de son marchepied. J'ai aussi récupéré le vieux moulin à café et une sorte de tabouret en bois sous l'assise duquel se trouve une boîte servant à ranger un nécessaire à chaussures, cirages, brosses et autres ustensiles. Je ne sais plus où il est, au fond du garage sans doute. Je ne m'en sers pas. Lorsque je monte les deux marches du marchepied dont je parlais tout à l'heure, je grandis d'exactly quarante-sept centimètres. Je me dis que je fais la taille d'un joueur de basket et j'essaie de m'imaginer regardant le monde à cette hauteur. Néanmoins, j'ai découvert deux problèmes. Le premier est que je suis statique, je ne peux pas me déplacer, je suis cantonné à la surface sur laquelle reposent mes pieds et qui mesure environ trente-cinq centimètres sur trente. Le second est que mes bras n'ont pas la longueur de ceux d'un basketteur, ce qui réduit considérablement mon périmètre d'action. Il n'empêche que ce marchepied est un formidable prolongateur d'espace. Dans la petite pièce dressing/bibliothèque, il

me permet instantanément d'augmenter mon espace de vie de quarante-sept centimètres sur la surface de la pièce, même si je n'y joue pas au basket. Sur la surface de la maison, cela représente plusieurs dizaines de mètres cubes. Dans un sens, je suis attaché à cet objet pour le pouvoir qu'il me prête. Mais il est ridicule. Quelques tubes en acier et deux planches en bois vissées, il reste totalement imperméable aux rêves qu'il me procure. Lorsque je l'interroge, il arbore bêtement quelques taches de peinture en souvenir d'une réfection passée. Lorsque je lui demande conseil pour un livre, il ne peut que m'offrir sa surface en bois pour m'asseoir. Je crois qu'il ne parle pas la même langue que moi, il parle la langue étrangère des objets inertes. Je pense que mon grand-père devait le trouver stupide lui aussi.

« Mais non. » *Je ne l'avais plus revue depuis l'école primaire... J'étais amoureux d'elle, tu sais de cet amour d'enfant qui est sans concession et que rien ne peut écorner... Et là, j'arrive en haut de l'Empire State, la porte de l'ascenseur s'ouvre et qui je vois en face ce de moi ?*

« Mais non ? » *Je les ai cherchées toute la matinée, j'ai enlevé les coussins, j'ai regardé sous le tapis... J'ai refait plusieurs fois les trajets que je fais chez moi le plus souvent : chambre/toilettes, canapé/cuisine, buanderie/salon... J'ai vidé les tiroirs du buffet, on sait jamais, elles auraient pu tomber par inadvertance... Et là, je vois les clefs posées en évidence sur la table de la cuisine.*

« Mais non ??? » *Je marchais tranquillement dans la forêt, j'étais seul, je respirais à pleins poumons... Je me disais que je devrais venir plus souvent me balader dans le coin, ça faisait longtemps que j'y avais plus mis les pieds... Quoi ? Dix ans peut-être ? La dernière fois, je m'en rappelle, j'avais perdu la montre que mon grand-père m'avait donnée... Et là, tu me crois ou pas, je donne un coup de pied dans un tas de feuilles et qu'est-ce que je vois ?*

« Mais noooooooooon ??? » *Pour patienter avant que l'épreuve ne commence, je lisais des annales avec les sujets qui étaient tombés les années précédentes... Je me souviens, il s'agissait d'un problème de physique nucléaire... Le surveillant entre, nous demande de ranger ce qui doit l'être, il distribue les sujets... Et là, qu'est-ce que je lis, avec exactement les mêmes données ? J'ai écrit la solution avant même de faire la démonstration.*

« Méeééénooon ????? » *Elle portait les draps en boule mais un coin trainait par terre. Au moment où elle s'apprête à descendre l'escalier, elle marche dessus et bascule la tête la première dans le vide... Je ne sais pas pourquoi j'étais là, en dessous... Je*

la vois arriver et je sais pas pourquoi, je parviens à lui mettre la main sous la nuque alors qu'elle est encore en l'air et je la fais pivoter sur elle-même... Tu sais, comme les parades des gymnastes... Finalement, elle tombe sur les fesses.

Quelque part, un homme sort de l'ascenseur de l'Empire State et ne rencontre aucune connaissance, il n'a pas perdu ses clés non plus, n'a jamais retrouvé la montre du grand-père, s'est planté à l'épreuve de physique du baccalauréat et sa femme est morte devant lui en tombant dans l'escalier. Mais si, c'est possible.

Mais non, tu n'y crois pas. Ça se voit dans ton regard que tu n'y crois pas. Tu te dis que ce n'est pas possible, que la probabilité que ça arrive est quasiment nulle. Mais non. Tu étudies calmement la chose le soir dans ton lit juste avant de t'endormir. Une de ces histoires peut arriver, par hasard, c'est possible. Allez, deux, soit magnanime. Mais cinq ? Tu le sais qu'il raconte des histoires, il aime bien parler, il aime bien faire l'intéressant. Il aime bien qu'on lui porte de l'attention. Tu crois qu'il souffre peut-être d'un mal plus profond, une dépression où un truc comme ça. Tu espères que ce n'est pas une

maladie incurable. Il va sûrement mourir d'un cancer dans les prochaines années. Du coup, tu as bien fait de ne rien dire. Tu as bien fait de faire semblant de le croire, il faut lui laisser cette liberté. Tu te rends compte si tu lui avais dit d'arrêter de débiter des mensonges ? Tu t'en serais voulu à son enterrement. Tu t'en serais voulu de lui avoir brisé ses rêves. Mais non ?

Quelque part, deux hommes ne se parlent pas assis à la terrasse d'un café. Ils ne se sont jamais connus, ils ne sont pas amis. Sur la table du café, il n'y a pas de cendrier. Il n'y a pas de cendrier en verre blanc ni en aluminium comme on en trouve en Afrique-du-Nord et en Asie, confectionné avec des canettes de soda. Il n'y a pas non plus de coquilles d'huitres qui peuvent servir de cendrier, ni de demi-noix de coco vide, ni même de sous-tasse à café. Il n'y a aucun objet qui puisse accueillir les cendres d'une cigarette.

6.4 - souvenir, ma montée Saint-Eutrope

C'est un souvenir de rue en pente. Un ancien souvenir en pente. Au milieu de cette longue rue en pente se trouvait mon école. Une école sans nom, c'était l'école annexe. Elle était disposée tout à côté de l'École Normale où étaient formés les instituteurs et les institutrices. Nos maîtres et nos maîtresses étaient bien réels mais souvent, les apprentis maitr-ess-es traversaient la cour pour venir mettre en pratique leur enseignement devant de vrais enfants. Je me suis longtemps dit que notre école n'avait pas de nom parce qu'elle n'était pas une vraie école. Peut-être n'étions-nous pas de vrais enfants.

J'habitais avec mes parents, mes frères et sœurs, à près de deux kilomètres de là. Comme il n'y avait pas de cantine (sûrement parce que c'était une fausse école), je devais faire le trajet quatre fois par jour. Mon père m'y amenait avec la Simca ou le So-

lex le matin et, souvent, l'après-midi. Le plus clair des cinq ans qu'a duré mon école primaire, je revenais de l'école à pied à midi et en fin de journée. J'ai parcouru plus souvent la descente Saint-Eutrope que la montée.

La descente jusqu'à la place Bellegarde était forcément un instant libérateur. La plupart de mes copains (il n'y avait que des garçons dans cette fausse école), descendaient aussi vers la ville. Le temps de cette descente était de liberté pure. La seule contrainte que nous avions était de rester sur le trottoir parce que les voitures filaient un peu vite. Comme tous les enfants, nous étions des êtres d'extérieurs et les retrouvailles avec notre espace naturel étaient fêtées chaque fois que nous sortions de l'école.

De l'école jusqu'au bas de la montée Saint-Eutrope, nous longions de larges grilles derrière lesquelles nous n'avons jamais su ce qu'il se passait. À dire vrai, nous n'avons pas cherché à savoir, trop pressés de quitter le lieu, aspirés par la ville qui nous attendait en bas de la pente. Derrière les grilles, une épaisse haie nous bouchait la vue. Je me souviens d'une statue et d'un imposant bâtiment sans nom. Nous étions dans un endroit où les choses n'avaient pas de nom.

En regardant le panneau bleu qui donne le nom de la voie en bas de la rue en pente, j'ai lu « *avenue Jules Isaac* ». La montée Saint-Eutrope était devenue l'avenue Jules Isaac, à moins qu'elle le soit déjà du temps de mon enfance sans que je le sache. La montée n'est pas très longue, bien moins que dans mes souvenirs. J'ai bien réfléchi et n'ai trouvé aucune raison qui aurait mené à ce que cette longue montée soit raccourcie. J'en ai conclu que c'était ma vision des choses qui avait raccourci.

L'école avait un nom, Jules Isaac aussi. Une vraie école. De vrais enfants en sortaient, j'ai bien vérifié. Je n'ai pas retrouvé l'expression libératoire des enfants à la sortie de l'école mais je ne suis pas sûr que les adultes soient doués pour voir ce genre de choses. Et puis, ma vision avait raccourci. J'ai cherché si j'y étais, dans ces enfants qui sortent de l'école, mais je ne me suis pas trouvé. Peut-être sous les traits d'une petite fille rêveuse. En plus d'avoir un nom, l'école était mixte à présent. Il y avait certainement une cantine.

Je me souviens avoir consulté un ancien plan de la ville sur internet. J'ai appris que, bien avant que je sois écolier, la montée Saint-Eutrope s'appelait la route de Grenoble. J'ai aussi appris que le grand

bâtiment derrière les grilles et la haie a longtemps été un hôpital psychiatrique. Bien avant que je sois écolier. On l'appelait l'« *Hospice des Insensés* ». Dans un endroit où les choses n'avaient pas de nom, j'ai trouvé que celui-ci était particulièrement évocateur.

Quand je serai un vieil homme, je dirai que le monde est insensé. Je dirai aussi que c'est pour ça qu'on a oublié les noms des choses.

Version n°1
date de dernière mise à jour : 22 juillet 2024